

The House of Mirth

Cruels et subtils plaisirs du non-dit

The House of Mirth, Grande-Bretagne / France / Allemagne / États-Unis 2000, 140 minutes

Dominique Pellerin

Numéro 214, juillet–août 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59187ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, D. (2001). Compte rendu de [The House of Mirth : cruels et subtils plaisirs du non-dit / *The House of Mirth*, Grande-Bretagne / France / Allemagne / États-Unis 2000, 140 minutes]. *Séquences*, (214), 46–46.

THE HOUSE OF MIRTH

Cruels et subtils plaisirs du non-dit

Après Martin Scorsese (*The Age of Innocence*) et John Madden (*Ethan Frome*), c'est au tour de Terence Davies (*Distant Voices, Still Lives, The Long Day Closes* et *The Neon Bible*) de mesurer son talent à la plume acérée de la romancière américaine Edith Wharton. Évitant les nombreux écueils de l'adaptation cinématographique de même que les lourds poncifs du film d'époque, le réalisateur anglais relève le défi avec brio et nous livre une œuvre on ne peut plus achevée, tout de nuances et de détails composée, où mise en scène, dialogues, photographie et interprétations concourent à rendre dans toute sa subtilité le superbe ton du roman. Avec intelligence et finesse, Davies trace la silhouette de cette société frivole mais combien meurtrière qu'avait écorchée de sa plume la romancière américaine, la haute société new-yorkaise du début du ^{XX}e siècle, un monde de perceptions, de sous-entendus et de non-dits, tantôt délicieux, tantôt perfides, où rien ne passe inaperçu et où un simple battement de cil ou froncement de sourcil échappé peut enclencher le fatal rouage de l'exclusion sociale.



Indicible langueur

Lily Bart, une ravissante et intelligente jeune femme de 29 ans, papillonne dans le théâtre élaboré du "monde" new-yorkais à la recherche d'un mari qui saura combler ses désirs et caprices, c'est-à-dire un homme alliant distinction et, surtout, fortune. Les prétendants abondent, sans qu'aucun n'obtienne l'assentiment ou les faveurs de la jolie demoiselle : Lawrence Selden (Eric Stoltz, énigmatique et veule à souhait) la charme, mais s'avère trop peu nanti pour assouvir son goût du luxe; Percy Grice lui propose richesse et naissance, mais malheureusement l'ennuie; l'arriérisme et la vulgarité des manières d'un Sim Rosedale (Anthony LaPaglia, le cynisme mordant et la présence crue) la répugnent malgré son immense fortune; les machinations et les desseins lubriques d'un Gus Trenor (un Dan Ackroyd à contre-emploi mais étonnamment juste) la dégoûtent mais précipiteront tout de même sa chute; tandis que la lâcheté de Georges Dorset l'indiffère. Tirillée entre la rigidité des règles du monde dans lequel elle gravite et son désir d'indépendance, entre le besoin d'être convoitée et celui d'user de son libre

arbitre, entre sa connaissance du monde et sa grande naïveté, Lily Bart se fait tantôt coquette, tantôt mutine, souvent indécise et parfois imprudente. Succombant de temps à autre au désir du moment, elle n'arrivera chaque fois qu'à se brûler les ailes, multipliant faux pas et rencontres inopportunes, accumulant les opportunités larvées : arrivant, quittant ou agissant toujours trop tôt ou trop tard dans un monde impitoyable qui n'hésitera pas à la sacrifier, à accélérer son inévitable et tragique avilissement au profit de la frivolité.

La qualité principale de l'adaptation de Davies réside dans son habile transposition du ton du roman d'Edith Wharton et, surtout, dans l'étonnante unité de ton de l'œuvre filmique. *The House of Mirth*, en effet, se révèle une œuvre subtile et quasi impeccable. Davies n'a rien laissé au hasard. Autant la précision de la structure, l'acuité des dialogues de Wharton, la magnifique photographie de Remi Adefarasin (*Elizabeth*) que la performance des acteurs, particulièrement celle de Gillian Anderson, à la fois fulgurante et d'une grande sobriété, concourent à assurer la cohésion et la profondeur de l'œuvre et à programmer, dans les moindres détails, la lente exclusion puis la ruine de Lily Bart. Des restes d'une aristocratie agonisante au faste clinquant de la bourgeoisie parvenue, jusqu'aux mouvements et chuchotements de la classe ouvrière puis à l'ultime et tragique capitulation de l'héroïne, la mise en scène se resserre peu à peu, scandant, scène après scène et même plan après plan, les différents degrés de l'irrévocable déchéance de la jeune femme, et exposant sans détour la froide mécanique du monde, les ressorts violents sous-tendant les dehors raffinés. Avec une incroyable précision, Davies et Adefarasin scrutent le visage de la belle, exposant chacune de ses nuances, de ses inflexions, à l'affût des moindres intentions, réactions ou motifs sous-jacents. Par un habile usage du gros plan et de la technique du champ-contrechamp, les rapports de force ou du moins la confrontation inhérente à tout dialogue ou toute rencontre mondaine sont alors soulignés, et les personnages et fils narratifs secondaires de la sorte relégués dans un indicible flou tourbillonnant où peu à peu se noie l'héroïne, jusqu'à ce qu'une vague déferlante souligne sa chute ultime, tandis que pour un instant la fourberie de l'amie s'affiche et que la caméra, jusque-là statique, s'emporte en un étonnant panoramique.

D'une étonnante vivacité de ton et d'une langueur indicible, *The House of Mirth* se construit sur le décalage entre le dit et le non-dit, le dit et le dire, le dit et le montré... chaque mot couvrant moult sous-entendus et présupposés, chaque réplique échangée supposant son double sens, chaque regard, son équivoque... Et la délicieuse ironie, le sarcasme mordant se savourent lentement, goulument, tel dans le monde des Guermantes chez Marcel Proust ou encore chez Raoul Ruiz.

Dominique Pellerin

Grande-Bretagne/France/Allemagne/États-Unis 2000, 140 minutes — Réal. : Terence Davies — Scén. : Terence Davies, d'après le roman d'Edith Wharton — Photo : Remi Adefarasin — Mont. : Michael Parker — Mus. : Adrian Johnston — Son : Paul Hamblin, Catherine Hodgson — Déc. : Don Taylor — Cost. : Monica Howe — Int. : Gillian Anderson (Lily Bart), Eric Stoltz (Lawrence Selden), Dan Ackroyd (Gus Trenor), Anthony LaPaglia (Sim Rosedale), Laura Linney (Bertha Dorset), Elizabeth McGovern (Carry Fisher), Terry Kinney (George Dorset), Eleanor Bron (Ms. Penington) — Prod. : Olivia Stewart — Dist. : Blackwatch Releasing.